

L'Art de Theodore Powys, Ironiste (Deuxième partie)

Note de l'éditeur: Frank Kermode termine la section IV avec l'affirmation suivante: "Les plus récents des Maîtres [ironistes] du passé sont Swift, Fielding et Voltaire. Nous devons maintenant nous pencher sur ses qualifications [de Théodore] pour cette confrérie." Et voici donc la section V:

V

JE ME SURPRIS UN JOUR à dire, imitant en cela le Dr. Johnson, qu'une fois que l'idée vous est venue de faire de Dieu un marchand ambulancier voleur, le reste est facile. Cela est idiot bien sûr, mais contient quand même une parcelle de vérité. Il faut aussi être capable d'imaginer la sainteté presque stupide de Mr. Hayhoe¹ et la figure mythique superbe et perverse de la Mort, l'angélique désir érotique d'une Tamar², et la haie de noisetiers plantée pour protéger son ascétisme par Mr. Solly³. Mais l'essentiel de la ruse consiste à habiller Jéhovah de haillons et à le rendre responsable devant l'humanité de sa folie et de son iniquité.

C'est un blasphème de décrire Dieu comme un voleur, encore que Powys nous rappelle, comme cela lui ressemble bien, qu'Il n'hésitait pas à s'appeler ainsi dans la Bible. C'est un blasphème de parler de la Création comme le fait la Mort quand elle explique qu'elle est pareille à l'Amour — un autre blasphème⁴:

¹ Voir *De Vie à Trépas*, tr. M. Canavaggia, Gallimard, 1961 [Ed.].

² Voir *Le Bon Vin de M. Weston*, tr. H. Fluchère, Gallimard, 1950 [Ed.].

³ Voir *De Vie à Trépas* [Ed.].

⁴ Mais pas, bien sûr, contre la religion de la psychologie moderne. Il faut aussi se souvenir que dans ces passages, et tout particulièrement ailleurs où Powys qualifie le pouls de glas qui commence à sonner à la naissance, il reprend un traditionnel paradoxe — *Nascentes Morimur* (Manilius), que l'on trouve couramment chez des écrivains comme Browne et Cowley, et qui était cher aux Romantiques. La même image apparaît dans Henry King [Evêque de Chichester, 1591-1669, auteur de *Version of the Psalms*. Ed.]:

Le battement de ton pouls (quand tu vas bien)
N'est tout simplement que le glas de ton trépas.

Moi je tue et l'Amour donne la vie mais en réalité nous ne faisons qu'un. Nous échangeons souvent nos armes ... Quand un corps a été envahi par un engourdissement irrémédiable, quand la chair se corrompt, quand la couleur du visage a changé, j'ai plus fait pour l'homme que l'Amour ne peut faire, car j'ai transformé une avidité insensée en un contentement immuable. Dans tous les exploits de l'Amour, une part me revient. Quand dans des entrailles germe une vie nouvelle, ma semence est là, aussi bien que celle de l'Amour ... Et pourtant ... je commence à me sentir las d'être faucheur ... las de ce métier qu'il me faut exercer par suite seulement de la vanité de quelqu'un que je ne nommerai pas et qui aurait mieux fait de n'avoir jamais eu envie de regarder son image comme Narcisse.⁵

Cela constitue un blasphème, un blasphème hautement littéraire, comme l'est la manière dont Powys utilise le mystère chrétien, qui transforme Dieu non en colporteur mais en un morceau de pain. 'Mr. Pim and the Holy Crumb'⁶ (Mr Pim et la Sainte Miette) est une glose tout à fait ridicule et blasphématoire sur l'Eucharistie, un commentaire qui aurait ravi Hume:

"Mr. Tucker m'a dit comme ça," dit Pim, s'adressant à Miss Jarrett, "que l'Seigneur Dieu, l'Créateur du Monde, que les gens saouls appellent Christ quand le pub ferme, devient ces morceaux d'pain riquiqui d'Mr. Johnson qu'tu prends et qu'tu manges d'avant l'autel."⁷

Cependant le plaisir que Hume aurait trouvé dans cette description du miracle se serait mué en stupéfaction quand dans cette fable (et la fable, comme on nous le rappelle dans *De Vie à Trépas*, est la forme littéraire préférée de Dieu) Dieu sous la forme d'une miette tombée à terre parle à Mr. Pim et l'écoute volontiers quand ce dernier parle de son désir de rejoindre son ami dans le cimetière, sans avoir à passer par la terrible corvée de la résurrection.

"Mr Pim, vous me décevez. J'avais espéré que vous auriez désiré demeurer avec moi, car à la vérité, j'ai fait un paradis glorieux pour vous et pour John Toole."

"Mais Vous avez aussi fait la terre, et le doux terreau pour notre lit, et Vous aurez Miss Pettifer au paradis, qu'est une vraie dame."

"Mais vous, Mr. Pim, qui n'avez jamais goûté à l'arbre de la connaissance: j'ai envie d'être heureux avec vous pour l'éternité."

"Ha! Ha! Ha!" Pim se mit à rire, "j'vois ben le pétrin dans l'quel Vous vous êtes mis, mais Vous êtes ben dieu, non?"

"Oui, hélas, en effet."

"Ben alors venez mettre votre os pourri près de John et de moi. Mais quand même soyez pas trop pressé en c'qui me concerne pasque j'ai ben envie d'manger un p'tit chou à Pâques."

"Mr. Pim, Mr. Pim, vous êtes tout à fait ce que je comptais être moi-même. Quand je vois les problèmes que j'ai créés," dit la Sainte Miette à voix basse, "je souhaiterais presque être entré dans une souris, plutôt qu'en un homme."

"Chut! Chut!" chuchota Pim, "Vous pouvez faire ça maintenant, pasqu'ya une souris qui vit sous l'autel et qu'en sort quand tout est calme."

Pim alla jusqu'au premier banc, fit un clin d'œil à la Miette, et resta

⁵ T.F. Powys, *De Vie à Trépas*, pp. 273-4. Mes remerciements au Prof. L. Mitchell pour avoir recherché la pagination de la plupart des citations en anglais [Ed.].

⁶ T.F. Powys, 'Mr. Pim and the Holy Crumb' in *Fables*, non tr., London: Chatto & Windus, 1929 [Ed.].

⁷ 'Mr. Pim and the Holy Crumb', p.19 [Ed.].

jamais le moindre doute sur ce qu'il pense, pas plus que nous ne sommes induits en erreur par l'enthousiasme de Fielding pour LE GRAND HOMME.

La manière dont Dieu est décrit dans l'œuvre de Powys est, dans ce sens particulier, blasphématoire. Dans ses diverses manifestations, et avec ses étranges associés, il est présenté comme un observateur sans importance, sauf lorsque pour ses propres raisons insondables il prend part au jeu; envoie la Mort, ou sous le nom de Mr. Jar ou de Mr. Weston vient lui-même pour suspendre le temps, pour frayer avec des prostituées, pour punir la cruauté ou être témoin d'un viol; ou pour décerner son seul bienfait aux justes, la récompense de la mort. Dans ce que Mr. Ward interprète comme une extase de réalisation de désir de la part du romancier, Jar va même jusqu'à confesser son grand péché à Mr. Hayhoe, le saint homme. Toute cette façon de traiter de Dieu est en évidente contradiction avec le thème de Dieu partout présent dans l'esprit et l'œuvre de Powys;⁹ idée si terrible que c'est un abominable blasphème de le personifier de cette façon, ou de prononcer sans cesse son nom en vain.

“L'berger y beugle Ton nom en appelant son chien, Carter Beer envoie en enfer avec Toi l'vieux Boxer, et Mr. Tucker y dit que T'es pas menteur.”¹⁰

Le blasphème ne consiste pas seulement à humaniser Dieu ainsi, et à réduire de façon comique sa stature, mais à le priver délibérément de ses prérogatives habituelles. Son pouvoir de donner la vie éternelle lui est ôté, et en retour on le crédite d'un pouvoir qui revient d'office à tous les hommes, celui de donner la mort. Mais cette mort est ôtée aux gens cruels et malfaisants, et devient le vin capiteux de l'amour dans *Mr. Weston* et, dans *En douce dans un coin* ainsi que dans les nouvelles plus tardives cette paix désirable qui est le but de la vie. Le prêtre de la mort n'est pas le cultivé Dottery ni le saint Hayhoe — encore que dans le confessionnal il ne peut pardonner Jar qu'en ces termes

“ ... au nom de l'Homme ... je pardonne ton péché. Je te pardonne et te délivre de tout mal, je te confirme et te fortifie en toute bonté, et je te convie à la mort éternelle.”¹¹

c'est le bedeau Truggin. Truggin est un personnage complexe et rusé, retors, et ce qui est rare chez Powys, avec un esprit bien à lui, qui brille particulièrement dans 'Adder's Brood'¹² ('Nichée de vipère'), nouvelle dans laquelle, convenablement déguisé, il monte en chaire et prêche aux pécheurs abasourdis la Troisième Partie du Sermon contre la Discorde¹³. Non sans bonté, car il était tout prêt à offrir sa petite-fille au Révérend Silas quand il pensa avoir reconnu la maladie du bonhomme, Truggin souhaite faire bénéficier tous les hommes et les femmes du plus grand acte de bonté qui soit, celui de les enterrer. Tout au long

⁹ “Personne, j'en suis certain, n'a jamais fait de conférence dans ce pays qui porte uniquement sur moi. Je te remercie beaucoup. Tu pourrais peut-être dire qu'une personne qui vit retirée à la campagne, où tout est tellement inoffensif, va à coup sûr s'inventer un Dieu épouvantable avec d'horribles griffes. Mais quelqu'un d'autre, qui serait plongé dans les guerres et le tumulte, la luxure et la rapine, choisirait un doux agneau pour son Dieu.” Lettre à L. Marlow, 1930; *Welsh Ambassadors*, p.200.

¹⁰ 'Mr. Pim and the Holy Crumb', p.24 [Ed.].

¹¹ T.F. Powys, 'L'Unique Pénitent' in *Dieu et autres histoires*, tr. P. Reumaux, Phébus, 1999, p.155 [Ed.].

¹² 'Adder's Brood' in *The House with the Echo*, non tr., London: Chatto & Windus, 1928.

¹³ Du 'Book of Homilies' du 16ème siècle, une collection autorisée de sermons ayant reçu la sanction de l'Eglise d'Angleterre, lus devant les fidèles par le clergé en grande partie inculte de l'époque [Ed].

de ses escapades, fil comique le plus vif dans la toile de l'œuvre de Powys, il n'oublie jamais ce but particulier de sa vie, obsédé par le plan de son cimetière, se demandant où creuser de nouvelles tombes, les réalisant presque avant que le glas ne sonne, conseillant les paroissiens en des termes tels que ceux-ci:

“Vaut mieux qu'tu meures vite,” dit Mr. Truggin, “pasque la mère Hoare a ben envie de c't endroit. Elle dit comme ça qu'y a pas autant de courants d'air que d'l'aut côté, mais si tu t'dépêches, ça sera à toi.”

Mrs. Guppy avait horreur des courants d'air: elle rentra chez elle et mourut.¹⁴

Et dans *En douce dans un coin*, tandis que ses supérieurs sont impliqués dans un imbroglio farce à propos de saints, de jeunes filles dans des armoires, d'évêques habillés en sorcières et de sœurs jumelles qui ne peuvent être distinguées l'une de l'autre que par un garçon du village qui les examine en privé, Mr. Truggin, parlant en vrai prêtre avec des mots qui ne sont pas de lui, réussit à vaincre la peur de la mort d'un vieux couple terrifié, et, alors que toutes les consolations de la chrétienté officielle ont échoué, les persuade de se coucher dans leur tombe comme dans une maison heureuse. Mr. Truggin considère que cela relève du bon sens, mais Mr. Powys sait bien, lui, et telle est bien son intention, que c'est un blasphème; il a retourné la religion et tout ce qui, dans son esprit et celui des hommes en général, rend la religion possible, comme un gant, et a fait en sorte que des deux le meilleur don soit la mort, et Dieu une source irresponsable d'agacement, sauf lorsqu'Il est sur le point d'octroyer ce don.

Le processus créatif impliqué est celui que nous voyons plus clairement à l'œuvre, le traitement par Powys de la cruauté et du sadisme, présents dans tous les romans et dans la plupart des nouvelles à partir de *Bruit et Silence (Mr. Tasker's Gods)*. Ce sujet tout entier est d'une importance primordiale pour la compréhension de Powys, mais est en dehors du cadre de cet article. Je me contenterai de citer dans *Mark Only (1923)* un exemple des débuts de cette manière. Dans ce roman le monstre qui par sa concupiscence et sa barbare cruauté détruit le bonheur du frustré héros et de sa femme (ce n'est pas là un de ses romans les plus attrayants ni des plus réussis) est Charlie Tulk, un infirme. Le meurtre, le viol, la flagellation, l'hypocrisie, le faux-témoignage, sont une occupation de chaque jour.

Charles la questionnait avec une insistance qui fit bientôt venir les larmes aux yeux d'Emmie, et ensuite, comme un tortionnaire avisé le ferait, voulant infliger un peu plus de douleur à son sujet — (voir *Woolman's Journal*¹⁵ et la façon de garder les noirs) — il changea d'instrument. Charlie Tulk fit alors asseoir Emmie sur son lit et joua avec elle. Cela paraît très agréable et enfantin, et d'ailleurs ça l'était. Car Charlie prit la corde qui était dans sa remise et, faisant au bout un nœud coulant, le fit passer autour du cou d'Emmie et le serra. Comme c'était une fille très simple, n'étant pas née à Londres, Emmie ne comprenait pas du tout ce genre d'amusement, et la corde commençant à lui faire mal elle se mit à pleurer. Souriant de l'avoir amenée à cet état, Charlie enleva le collier de corde, et contempla avec plaisir la jolie marque rouge laissée sur cette

¹⁴ 'Adder's Brood', in *The House with the Echo*, p.173 [Ed.].

¹⁵ Woolman, John (1720-1772) était un petit commerçant pauvre sans instruction, un Quaker du New Jersey qui fut parmi les tous premiers à dénoncer l'immoralité de l'esclavage humain. *The Journal of John Woolman* raconte l'histoire encourageante et décisive de sa vie [Ed.].

blancheur. Après avoir pincé cette peau blanche, Mr. Tulk commença à s'amuser d'une autre façon qui amena bientôt la fille à un état de docile repentance, si bien qu'elle le supplia même de continuer ses gamineries.¹⁶

Les lecteurs des romans ultérieurs se rendront compte qu'il s'agit ici d'un exemple immature mais efficace de la technique que nous sommes en train d'étudier. La retenue de ce passage est ironique, bien sûr, cela saute aux yeux. Il n'est nullement fait mention de cruauté. Le nœud coulant devient un *collier de corde*. La torture tout entière est un *amusement* qu'Emmie est trop *simple* pour comprendre. Tulk se livre à des *gamineries*, c'est à dire à des farces de gamins, "agréables et enfantines." L'attention est attirée sur l'abject esclavage de la fille par une référence oblique aux premiers temps de l'esclavage noir. Nous n'avons guère besoin d'entrer dans les détails; mais il est permis d'ajouter qu'à chaque fois que l'écrivain fait un commentaire à l'aide d'une épithète ou d'une métaphore sur le caractère horrible de la conduite de Charlie il y a une plaisante image de réjouissances, d'inoffensive espièglerie et d'enfantillage juvénile, et par contre la pauvre fille si horriblement maltraitée est décrite avec mépris comme trop sottise et inexpérimentée pour goûter ces plaisirs sophistiqués.

C'est donc là le processus de création habituel de Powys, le produit de la tournure d'esprit mentionnée plus haut et c'est cela, par delà toutes les autres ressemblances superficielles, qui le situe aux côtés de Swift et Fielding. Une indignation moins féroce que celle de Swift se combine avec une horreur camouflée de la mortalité moins effrayante que la répugnance des Yahoos de Swift. Techniquement, la ressemblance avec l'ironie de Fielding est plus forte encore. Par une étrange coïncidence dans le sujet, la fin de ce passage de *Mark Only* aurait presque pu venir de *Jonathan Wild*¹⁷.

La distance entre le lit et le sol n'était que de trois pieds, mais la corde qui était fermement bloquée par un clou dans la poutre empêchait tout juste ses pieds de toucher le sol du grenier à blé, il était donc pendu par le cou; laquelle méthode de pendaison, si l'on en croit quelques tristes expériences humaines, n'est pas prévue pour prolonger la vie d'un homme.¹⁸

VI

Ainsi, ayant étiqueté Powys comme coupable de blasphème technique, impénitent et beau, je lui ai, je l'espère, également donné sa place parmi les ironistes de la grande tradition anglaise. *Fables*, plus tard appelé *No Painted Plumage*, est le livre préféré de l'auteur, peut-être parce qu'il contient les plus purs exemples de son remarquable talent ironique. Il y a dans *The Bucket and the Rope* ('Le seau et la corde') un superbe exemple. Ni le seau ni la corde ne peuvent comprendre le suicide de Mr. Dendy pour lequel il vient de les utiliser. Il avait épousé une belle jeune femme, qu'il aimait à la folie, car il lui apportait des fleurs. Elle le rendait extrêmement heureux. Puis, ayant eu la chance de découvrir qu'elle avait coutume de rendre un autre homme heureux en lui prodigant les mêmes bontés, il s'était pendu. Peut-être avait-il faim, suggéra le seau, et qu'il était malheureux parce qu'elle ne lui avait pas préparé son diner.

¹⁶ T.F. Powys, *Mark Only*, non tr., London: Chatto & Windus, 1924, p.133 [Ed.].

¹⁷ Henry Fielding. *The Life of Mr Jonathan Wild the Great*, 1743 'L'histoire de la vie de feu M. Jonathan Wild le Grand' [Ed.].

¹⁸ *Mark Only*, p.256 [Ed.].

“Tu aurais dû entendre Mr. Dendy,” dit la corde; “il grinçait des dents et gémissait affreusement, et quand l’ami de sa femme paraissait oublier complètement son chagrin, étant parvenu, comme le dit le poète avec lyrisme, ‘Là où est le doux confort —’¹⁹ Mr. Dendy s’extirpa de sa botte de foin et se cacha dans le chemin, grognant et montrant les dents comme un chien mordu.”

“Sa faim, je suppose, avait dépassé toute borne convenable,” suggéra le seau.

“Il nous est bien difficile,” dit la corde, après quelques minutes de silence, tandis que le corps se balançait, “de décider ce qui avait bien pu troubler ce cher homme. Personne ne l’avait volé. Personne ne l’avait frappé ni ne lui avait fait mal, et pas une seule fois depuis qu’ils étaient mariés Betty n’avait refusé ses étreintes...”²⁰

L’art d’un passage tel que celui-ci consiste, bien sûr, en l’énorme *suppressio veri*²¹ et dans la transformation de l’adultère en *bonté*, si bien que les motifs du désespoir du mari doivent être recherchés dans toutes sortes de futilités, la vraie raison étant inaccessible aux locuteurs du fait de leur hypothèse erronée. En définissant la conduite de Betty par ce mot, les observateurs inanimés remplissent le rôle joué dans d’autres livres par l’auteur lui-même, quand, de son point de vue de Dieu, il choisit d’appeler la fornication un amusement et la cruauté un jeu. Quand sans fard et sans ironie le péché apparaît de dessous le voile jeté par l’auteur, l’effet est parfois accablant, comme dans la scène du cottage de Mrs. Vosper dans *Le Bon Vin de Mr. Weston*, et dans plusieurs passages dans *De Vie à Trépas*. C’est pour l’auteur une question de choix du moment, et en cette matière Powys se trompe rarement, encore qu’il me semble que dans *De Vie à Trépas* certains des paragraphes les plus sentencieux et les moins bien intégrés auraient pu être élagués.

Fielding bien sûr fait de même lorsqu’il élève le jargon des voleurs londoniens à un style burlesque à la Scarron, et quand il traite une traînée de “chaste Laetitia”. Il serait facile d’établir une comparaison approfondie entre les deux écrivains pour montrer leur affinité, mais cela ne justifierait probablement pas de prolonger cette étude. Le point principal c’est que tous deux sont préoccupés par le *ton*, par l’effet que l’on obtient en formulant une déclaration de façon apparemment incongrue, lui donnant ainsi valeur de métaphore. Ce serait cependant une sottise d’oublier que la satire de Fielding est une proclamation publique, et que LE GRAND HOMME Wild est avant tout un portrait satirique de Walpole²², qui avait déjà été connu sous ce titre sarcastique depuis bien des années. Cela n’aurait guère d’importance pour Powys, mais nous devons nous en souvenir si nous avons l’audace d’invoquer quelque précédent

¹⁹ Thomas Campion (poète et compositeur, 1567-1620), ‘I Care Not For Those Ladies’ in *The Oxford Book of Sixteenth Century Verse*, E. K. Chambers, comp. (1932) Oxford University Press.

“... / She cries: forsooth, let go! / But when we come where comfort is, / She never will say no.” (l.8-10).

(Elle crie: par pitié, laissez-moi! / Mais arrivés là où est le doux confort, / Jamais non ne dit.) [Ed.]

²⁰ T.F. Powys, ‘The Bucket and the Rope’ in *Fables*, non tr., London: Chatto & Windus, 1929, p.147 [Ed.].

²¹ Détournement du réel (Latin) [Ed.].

²² Malgré l’affirmation de Fielding disant “C’est la filouterie mon sujet, et non un filou.”

historique. Seule l'affinité du ton nous intéresse; la politique et la moralité à la mode de *Jonathan Wild* sont des sujets bien différents. De même, l'affinité de Swift avec Fielding et Powys (et d'autres aussi, bien sûr) est amplement montrée par sa conception des *Houyhnhymn*²³. Sinon, il y a peu de choses en commun entre ces écrivains; mais ils sont faits pour être ensemble en tant qu'ironistes, profondément conscients de l'affinité qui existe entre comique et tragique, préoccupés des complexités techniques de ce que j'ai appelé le ton, et des doubles valeurs de l'écrivain prenant le point de vue de Dieu.

VII

Il devrait maintenant être plus facile de répondre à la question que je posais plus haut, concernant la proximité chronologique de *De Vie à Trépas* et de *En douce dans un coin*. Après tout, dans ces deux livres il n'y a guère de différence fondamentale dans la manière de l'écrivain. *De Vie à Trépas* est bien sûr l'œuvre la plus sérieuse et la plus difficile parce que le matériau est tragique, alors que l'autre livre est une farce, ou l'aurait été si Truggin n'était pas intervenu pour l'investir, pendant quelques pages, d'une majesté blasphématoire qui, dans son contexte, est encore plus émouvante que le terrible point culminant dans *De Vie à Trépas*. Mais dans les deux livres le même esprit littéraire et ironique est à l'œuvre, pleinement épanoui, envoyant Mr. Dottery courir derrière un porc et Priscilla Hayhoe coucher avec Le Trépas (John Death) afin de revoir son fils mort.

La difficulté de cette étude a été de savoir quand développer un argument, et quand y mettre fin; il semble évident qu'afin de clarifier toutes les idées fausses, et pour expliquer Powys, comme je le comprends, dans sa totalité, de façon qu'il n'y ait plus de danger d'encourager d'autres idées fausses, il me faudrait écrire un livre. En attendant, j'ai fait ce que j'ai pu dans un essai de longueur raisonnable. Ce que j'ai tenté de montrer c'est qu'il n'y a rien d'aberrant chez Powys, mais qu'il a utilisé une technique traditionnelle raffinée par un esprit original et, si l'on me permet cette expression, quelque peu non contemporain. En qualifiant sa manière de blasphématoire j'ai utilisé ce mot dans un sens particulier qui devrait être compréhensible dans le contexte. J'ai également utilisé les termes Puritain, érudit, et littéralité, dans des sens particuliers qui ne sauraient, je pense, prêter à confusion. Enfin j'espère que le lecteur me saura gré de n'avoir pas appelé cette étude 'T.F. Powys: Une Etude du Puritanisme Blasphématoire', bien que, l'eussè-je fait, il aurait pu y avoir plus de lecteurs, et plus de raison pour les gens compétents de condamner cette incursion osée dans le no-man's land des lettres modernes.

Frank Kermode

The Welsh Review, Vol. VI, N°3, Automne 1947

²³ Les Houyhnhnms: une race de créatures chevalines, froidement rationnels, gouvernant leur pays et gardant en esclavage une race de brutes, les Yahoos. (4ème partie des *Voyages de Gulliver*, 1726) [Ed.].